

Plumes

et

Papiers

Bulletin trimestriel de CULTURALIA

Livres et voyages culturels

Commander et s'abonner à la Newsletter :

www.culturalia.ch

079 / 783 483 - 022 / 345 56 08

- Les Nouvelles de CULTURALIA - N° 1 - MAI 2011 -

ÉDITO

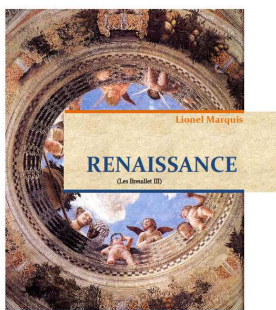
ENCORE UN EFFORT !

Contrairement à une idée reçue, la littérature suisse de langue française se porte assez bien. En effet, en 2009, malgré une baisse de 5 %, par rapport à 2008, pas moins de 554 romans ont été publiés en Suisse romande, ce qui correspond à plus de 50 % de la totalité de la littérature helvétique publiée cette année-là. Cependant, par paresse peut-être, par sécurité, certainement, les maisons d'édition romandes misent sur des valeurs sûres. Ce relatif succès de notre littérature, plus souvent guidée par la frilosité que par la diversité, n'est pas le reflet de la réalité sociale présente, contrairement à ce que croient leurs éditeurs.

Le « politiquement correct » fait ici aussi des victimes dans ce domaine : il anesthésie l'originalité et tue la créativité. Or, n'est-ce pas la raison d'être de la littérature : Créativité et originalité ? Et avec cela acceptons de prendre des risques pour se voir plus tard récompensé pour notre audace. ■

L.M.

En souscription...



CULTURALIA

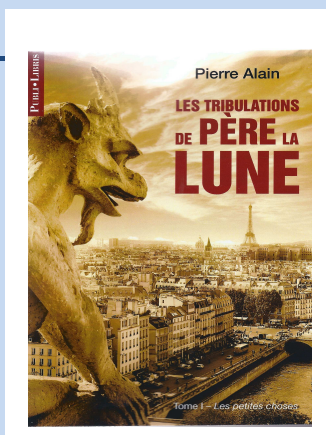
APRÈS *Une blessure nommée Norbert*, et avant *Violaine*, voici *Renaissance*, le troisième volet de la saga des Breuille.

Comme le précédent, *Renaissance* se divise en deux parties. Dans la première partie, *Violaine* et son amant *Marcantonio* – avec lequel nous avons fait connaissance dans le volume précédent – sont en Italie, en vacances. Ils se découvrent. Mais en même temps, elle croit comprendre qu'ils ne pourront

jamais vivre ensemble à cause de leurs tempéraments qui ont fait d'eux des êtres autosuffisants. La seconde partie nous fait vivre les vicissitudes de *Violaine* qui a confié à son fils la gestion de sa galerie tandis qu'elle est partie oublier *Marcantonio* en Écosse. Son fils *Norbert* en profitera pour se livrer à ses penchants naturels et toute l'énergie de *Violaine* sera nécessaire pour, dès son retour, remettre un peu d'ordre dans ses affaires malmenées ainsi que dans celles d'*Anne-Sophie*, l'héritière des *Saint-Front*, dont nous avons découvert la vie dans les deux précédents tomes. Cette saga moderne, en six volets, raconte l'histoire d'une famille dont l'héroïne, *Violaine*, est propriétaire d'une galerie d'art à Paris. Elle est divorcée et *Norbert*, qui a grandi à ses côtés, nourrit un amour quasi œdipien pour sa génitrice. Dans le premier volume, paru en 2001, *Les nuits de femmes*, *Violaine* était aux prises avec ses propres sentiments, qui amèneront au drame dont la première partie du second tome, *Une blessure nommée Norbert*, sera l'aboutissement. De rebondissements en rebondissements, l'histoire nous transporte de Paris à Florence puis à Rome, où se déroule l'essentiel du dernier volume.

No ISBN en cours d'attribution • 220 pages • CHF 30.-/€ 25.-

Vient de paraître :



PIERRE ALAIN : LES TRIBULATIONS DE PÈRE LA LUNE

Dans ce premier opus, sous-titré *Les petites choses*, l'auteur nous parle avec humour et tendresse de ses souffrances qui – dans ce livre – commencent avec la mort de sa mère. Mais cette fin est le début de l'histoire de ce jeune Genevois épris de liberté et décidé de se lancer dans la chanson ; métier pour lequel dès son plus jeune âge il a fait montre des dispositions les plus encourageantes. Pour se réaliser, l'artiste en devenir *monte* à Paris. Là, il fait des rencontres ; certaines incongrues. Toutes, sont racontées avec verve et légèreté, sans négliger la profondeur de pensée, ce qui n'enlève rien à l'humanisme fort et à la

poésie dégagés par l'auteur.

Lire en page 3

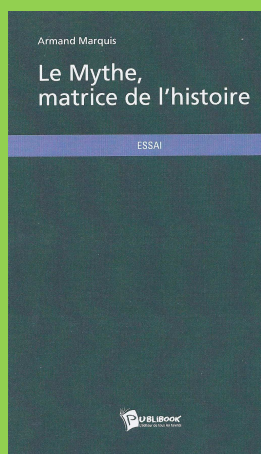
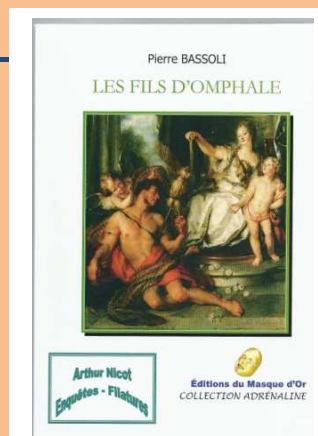
ISBN 978-2940-2517-1 • 292 pages • CHF 39.- / € 28.-

PIERRE BASSOLI : LES FILS D'OMPHALE

Le Genevois Pierre Bassoli nous emmène sur les pas de son détective privé Arthur Nicot dans une première aventure dans le milieu d'une secte étrange et meurtrière. C'est également l'occasion de découvrir une Genève méconnue. Écrit à la première personne, avec une touche de drôlerie, le personnage principal qui ne se prenant pas trop au sérieux, rend la lecture de ce premier opus divertissante.

Lire en page 5

ISBN 978-2-915785-85-2 • 234 pages • CHF 27.- / € 19.-



ARMAND MARQUIS : LE MYTHE, MATRICE DE L'HISTOIRE

Les mythes résonnent-ils tout autant au cœur de l'histoire qu'à l'intérieur de nos existences ? En se penchant sur cette problématique colossale, l'auteur réalise une œuvre riche et captivante, au sein de laquelle s'entremêlent retour sur les mythes bâtisseurs de notre passé ainsi qu'analyses pertinentes et rigoureuses de leurs incidences dans nos sociétés contemporaines. Extrêmement documenté, cet essai instructif mais en aucun cas inaccessible, ravira le lecteur.

Lire en page 7

ISBN 978-2-7483-5843-8 • 103 pages • CHF 19.- / € 13.-

PIERRE ALAIN

Vous naviguez sur un large spectre de langue, d'émotions, de propos, parvenant à marier la plus grande trivialité aux interrogations philosophiques.

Comment gérez-vous tout cela ?

Au long de mon récit biographique « *Les Tribulations de Père La Lune* », je reconstitue des paroles que j'avais entendues ou adressées dans un certain contexte : un cabaret-lupanar parisien, des offres de prostituées, des jacasseries de travestis, mais aussi ce langage qu'on emploie, entre copains, pour jouer à l'homme, quand on a dix-huit ans. Le sexe, la libido, ont tenus une grande place dans ma vie comme dans celle de tout un chacun, je présume. Là, j'en parle librement. Pourquoi cela m'empêcherait-il de me poser des questions d'ordre philosophique ? L'humanoïde n'est-il pas un mammifère pensant, même s'il se prend un peu pour ce Dieu qui l'aurait créé à son image (si ce n'est le contraire) ?

Quelle fut la Genèse de ce vaste volume et quand avez-vous commencé sa rédaction ?

Dans la nuit du 17 au 18 septembre 2005, ma mère décédait paisiblement chez moi, où elle avait été installée depuis dix-huit mois, suite à un malaise. Devenue centenaire, elle était restée ma plus grande amie, mon amour inconditionnel. Ce deuil me plongea dans une profonde tristesse... Je n'avais plus goût à rien.

Au fil des semaines qui suivirent son départ, j'essayai d'écrire la suite de « *Libres pensées* » et de « *Clair-obscur* », les deux premiers tomes déjà publiés d'une trilogie que je ne parvenais plus à terminer. Cette biographie fut donc commencée dès le décès de ma mère. Dans ma conception, elle n'était nullement destinée à devenir un récit, mais un recueil de pensées et de poèmes, à l'image des deux précédents.

Pourtant, le besoin de raconter mon passé, poussé par cette force maternelle qui s'amplifiait malgré le deuil, prenait de plus en plus d'importance. Ce ne fut pas sans mal que je réussis quand même à extraire, en 2006, un manuscrit de poèmes intitulé d'abord *l'Arbre retourné...* qui finalement devint « *Dernières amarres* » ultime tome de ma trilogie.

Le fait de revoir ma mère à travers les souvenirs et les rêves me poussa ensuite à passer du genre poétique à la prose (une prose encore parsemée de poèmes) et à tout raconter de mes vingt premières années à travers l'image de maman encore si présente dans mon cœur.

Mes doigts se mirent alors à courir de plus en plus vite sur le clavier, dès le vendredi 18 janvier 2008, quand j'appris par le docteur Rochat que j'étais atteint d'un cancer.

La crainte de mourir me poussa à me dénuder corps et âme, de ma toute petite enfance à mes expériences de jeune homme les plus difficilement avouables. Je me trouvais face à ma conscience, comme au Jugement dernier, contraint de raconter ma vie qui, envers et contre tout, se déroulait en moi telle un film à l'envers.

Par quelles fibres pensez-vous que les *Tribulations de Père la Lune* peuvent toucher le lecteur ?

Par celles qui trament toute nature humaine - qualités et défauts épinglés dans ce livre à travers mes propres expériences -, recherche du plaisir mais aussi de la vérité pure, désir ardent (sans doute partagé) de briser cette vitre artificielle qui, trop souvent, nous empêche de respirer, de nous ouvrir les uns aux autres, librement, dans la sérénité et dans l'amour. ■

Propos recueillis par Lionel Marquis



APRÈS AVOIR lancé son jupon évasé sur le dossier d'une chaise, Isa m'aida à dégrafer son corsage, avant de se déculotter avec agilité. Sans ambages, elle descendit mes pantalons en même temps que mon slip et, par un croc-en-jambe adroit, nous fit basculer, tête-bêche, sur le lit de mes parents. Ses genoux, derrière mes épaules, arçonnée au-dessus de moi, elle tarauda d'abord les alvéoles de ma poitrine avec ses dents qui imperceptiblement grignotèrent du terrain, jusqu'à l'aplatissement de ses lombes auxquelles je m'étais suspendu. La fine pointe de sa langue agitée chatouilla la base de mon prépuce décapsulé, à l'endroit précis où j'avais décidé de faire battre les ailes de mes mouches fuyardes, quelques années auparavant. Embouchant l'objet de son désir, la goulue se mit à l'aspirer si fort que tout partit au fond de sa gorge un peu plus vite que prévu.

Je me détendis, son calice liquoreux fluant sous ma lippe.

Son nez commença à sillonner mon séant, ses doigts tirant sur mes testicules.

Le plus expert d'entre eux fouit mon rectum et me procura une douleur agréable qu'il me fut impossible de taire...

Après un virage relevé, ma taupe s'infiltra dans un trou d'échappement brûlant et serré. Un coulisement actif l'échauffa.

Quand j'appuyai sur le champignon, cela tira si fort sur le chanfrein qu'une volte-face réactive nous mit face-à-face. Je sentis qu'il me fallait assumer la suite.

Empruntant le tunnel vaginal, annelé par une série de cercles interalliés qui s'ouvraient et se resserraient, mon pénis

pistonné de battements convulsifs entra en hypertonie.

Le châlit grinçait. Le plancher tremblait. Il y avait cote d'alerte sur l'échelle de Richter.

Les yeux d'Isa tournèrent comme des billes, ne laissant paraître bientôt que les sclérotiques. Victime de polypnée, elle défunta avant le baisser de rideau. Après cette première petite mort, la course repartit pour un nouveau tour...

Répondant au déchaînement que tout son être ruisselant imprima, cette fois, au mien, l'impétueuse scanda de baveux baby lord, en forme d'oraison jaculatoire.

Entraîné par un tonneau suivi d'un ultime tête-à-queue, je fis taire ces déclarations intempestives en immergeant les cordes vocales de ma jouisseuse par un trop-plein qui s'engouffra sous la voûte de son palais pour se déverser dans le canal du larynx.

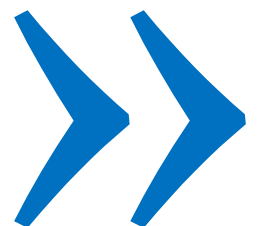
Repasant du 69 au 99, je m'assoupis, son souffle dans ma nuque, sa cuisse entre les miennes, sa main sur le démarreur, le réservoir à sec.

Le soleil goguenard nous guignait entre deux cimes du Salève, décochant ses premiers rayons malicieux à travers les rideaux.

Je me retournai.

La lumière à cru dardait un front plus ridé, des bajoues décaties, des seins copieux mais flasques s'étalant en une platée de fromage blanc. Comment avais-je pu engamer de tels appâts ?

Quand ma demandeuse crut à nouveau pouvoir me leurrer, son haleine émétique me procura un haut-le-cœur. Je me levai pour ouvrir la fenêtre et fumer une Arlette. [...]



PIERRE BASSOLI

Comment vous en êtes-vous venu à écrire des romans policiers ?

Après avoir lu les incontournables imposés à l'école, j'ai dû tomber par hasard sur un roman policier. Et comme ce genre-là m'a plu, j'ai ensuite dévoré tous les polars qui me tombaient sous la main. Et ensuite, j'ai senti l'envie d'écrire à mon tour ce genre de romans.

Pourquoi un détective privé ?

Cela doit certainement venir du fait que moi-même, un peu « marginal », j'ai trouvé que le personnage du détective privé – qui est lui-même un « marginal » et un original était fait pour être le protagoniste de mes histoires.

Cet Arthur Nicot, n'est-ce pas un peu Pierre Bassoli ?

Évidemment ! Dans tout personnage de roman, il y a un part de l'auteur. Entre Arthur Nicot et moi, il existe une grande complicité et des goûts communs partagés : on fréquente les mêmes établissements où l'on joue du jazz, on pratique les bonnes bouffes avec les copains...

Comment naissent vos personnages ?

Les personnages proviennent de l'actualité. Je puise mon inspiration principalement dans les faits divers. Ensuite, j'« attaque » l'histoire, cependant sans savoir d'avance où elle me mènera...

Et la fin ?

Au fil de la tournure des événements, je choisis une fin.

Êtes-vous toujours satisfait de la fin de vos histoires ?

A plusieurs reprises il m'est arrivé de devoir retoucher la fin. Cela s'est fait à la relecture, quand je me suis aperçu d'une incohérence.

Bio express

Né à Genève en 1945 – CFC d'employé de commerce – Pianiste amateur – Membre durant 18 ans de l'Association Genevoise des Musiciens de Jazz – animateur de radio – Depuis 2005, principal auteur des pièces pour le *Théâtre de l'Oreille*, une association qui a remis au goût du jour les pièces radiophoniques.

Ce qui a, bien évidemment, une incidence sur la fin. L'inverse m'est arrivé également ; qu'aucune rectification ne soit nécessaire.

Au départ, êtes-vous fixé quant au nombre de personnages qui vont apparaître dans l'histoire ?

Non. Ils apparaissent au gré de l'avancement de l'histoire. Parfois, je me demande même comment je suis arrivé à faire apparaître tel personnage, avec telles caractéristiques, plutôt que telles autres.

Auriez-vous aimé être détective privé ?

Oui et non ! Cela m'avait effleuré l'esprit lorsque j'avais 20-21 ans et que je souhaitais rentrer dans la police. Pour le fait d'être exempté de service militaire... Vu le côté « marginal » du métier, pourquoi pas ? Le détective privé fait en quelque sorte ce qu'il veut, il peut même parfois friser le code...

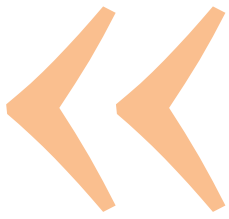
Cela vous prend combien de temps pour écrire un roman ?

C'est difficile à dire. Parfois cela est venu tout seul ; tout *naturellement* et il ne restait plus que les quelques rectifications et la relecture finale. Mais cela prend tout de même deux à trois mois... Parfois, il m'est arrivé de « caler » au milieu de l'histoire et de la mettre de côté pour un certain temps. Dans ce cas, c'est évidemment un peu plus long. *Les Fils d'Omphale*, par exemple, m'a donné beaucoup de fil à retordre ; il m'a fallu plus d'une année pour l'écrire.

Votre prochain roman ?

J'ai terminé le mois dernier le 22^e ! Il a pour titre *Cuisine au sang*. Comme le titre l'indique, c'est l'histoire autour d'un cuisinier qui se fait assassiner dans son restaurant. A découvrir à l'automne 2011... ■

Propos recueillis par Lionel Marquis



JE SUIS sans affaire en ce moment. Que voulez-vous, la vie n'est pas toujours rose pour un modeste détective privé en cette paisible ville de Calvin. Enfin, quand je dis paisible, c'est un euphémisme en ce moment. Nous avons vécu depuis mars dernier, une période assez mouvementée, période durant laquelle les journalistes en mal d'inspiration n'ont pas hésité à trouver des titres des plus fumeux, du genre : « Chicago sur Léman » ou encore : « La Saint-Barthélemy du bout du lac » !

Il est vrai que cela canardait dur. Plusieurs hold-up dont un avec prise d'otages, un policier tué et plusieurs autres blessés par les auteurs d'un de ces braquages. Sans compter les crimes passionnels, les viols et les vieilles dames agressées en pleine rue. Et hier encore, un paisible libraire assassiné dans son arrière-boutique à coups de barre de fer, tout ça pour quelques dizaine de francs, de quoi tout juste se payer une dose. Et après on recommence...

Évidemment, tout ceci, ce n'est pas mes oignons. C'est l'affaire des flics et comme je ne suis pas spécialement dans leurs petits papiers, ils n'ont pas recours aux bons et loyaux services d'un privé de mon espèce ! Bref, toujours est-il que pour l'instant, je me rabats sur des enquêtes du genre « célérité et discrétion ». Filatures de P.-D.G. « trop-occupé-pour-être-honnête », ou encore de femmes adultères qui ne se rendent pas chaque jeudi après-midi – comme elles l'assurent à leurs maris – à la réunion des dames de la paroisse. Ce que j'appelle mes affaires « Bidet and Co. »

Femme adultère... Ça me remet soudain en mémoire que, pas plus tard qu'avant-hier, j'ai été purement et simplement congédié

par Maryse, ma maîtresse du moment. C'est cela, congédié, jeté comme un malpropre ! Oh, cela s'est fait dans les règles, sans éclats, le plus gentiment du monde...

« Tu vois, Arthur, m'a-t-elle dit avec son plus charmant sourire, j'ai peur que mon mari ne se doute de quelque chose. Il est nerveux ces temps-ci, même agressif. Tu verrais, ajouta-t-elle avec un petit gloussement, qu'il fasse appel à tes services pour me surveiller ? Mon pauvre chéri, je vois d'ici la tête que tu ferais ! »

Là-dessus, elle a éclaté franchement de rire. Moi, par contre, je n'avais pas, mais pas du tout l'envie de partager sa bonne humeur. La salope ! J'aurais plutôt eu la tentation de l'étrangler, ne serait-ce que pour faire taire son rire idiot. J'étais saqué, bel et bien saqué !

Mais Maryse boutonnait déjà son manteau de castor (assassine !) qui avait dû coûter la peau des fesses à son mari et, effleurant ma joue de ses lèvres soigneusement repeintes :

« Mon petit Tuthur, je ne te fais pas de peine, j'espère. Mais il faut me comprendre, n'est-ce pas ? Et puis j'y tiens quand même un peu à mon Robert.

Oui, elle tenait surtout au fric de M. Robert Du Breuil – avec particule, s'il-vous-plait – son banquier de mari !

Et en plus elle m'appelait Tuthur ! J'ai horreur qu'on m'appelle Tuthur ! C'est un diminutif dont seuls quelques amis d'enfance et ma mère ont l'exclusivité. Certains m'appellent Thur, ce que j'admets tout juste car de toute façon, je hais les diminutifs ! Et de plus, dans la bouche de Maryse, il prenait un ton moqueur, voire ironique.

Elle s'est retournée sur le seuil et m'a fait un petit signe de sa main gantée [...]



ARMAND MARQUIS

Qu'est-ce qui vous a donné l'envie d'écrire ce livre ?

C'est ma réaction contre l'affirmation de Louis Althusser pour qui la lutte des classes est le moteur de l'histoire. Comme d'autres visages de l'histoire, la lutte des classes n'est qu'un des effets de facteurs plus profonds.

Mais encore ?

Ayant lu bon nombre de livres sur cette question qui m'a passionnée, ce sont les travaux de Carl Gustav Jung sur le conscient et l'inconscient, plus généralement la *psychologie des profondeurs*, qui m'ont ouvert la voie. Pour vous éclairer, je citerai un aphorisme de Raymond Aron, que Jung aurait certainement approuvé : « *l'Histoire est toujours celle de l'esprit, même lorsqu'elle est celle des forces de production.* »

Que contiennent de si convaincant les écrits de Jung ?

Une analyse très claire des interactions entre le conscient et l'inconscient collectif.

Quelle est votre définition du *Mythe* ?

C'est ce que l'on croit ou en *quoi* l'on croit, tant que cette croyance n'ait pas été démontrée comme connaissance ou comme erreur.

Existe-t-il, selon vous, des mythes porteurs de progrès et d'autre de régression ?

Certainement. On en voit tous les jours.

Lesquels, par exemple ?

« *Liberté, Égalité, Fraternité* » à été un mythe global porteur d'une folle espérance, celle de la République se substituant à la Monarchie. Par contre, les mythes de la « *race supérieure* » ou de l'« *homme nouveau* » ont amené des catastrophes.

Quelle est votre position par rapport au matérialisme historique, qui a été en vogue jusqu'à la fin du communisme soviétique ?

Mon essai ne prend pas position pour ou contre un quelconque mythe mobilisateur, celui-là ou un autre.

Il en brosse la naissance, sa puissance et sa déchéance. Mais le matérialisme historique n'est pas un mythe, c'est une conception philosophico-sociologico-politique bien existante. Le mythe était, en tant qu'ossature du marxisme, son aboutissement heureux. Je pense qu'il aurait pu l'être si certains aspects de la nature humaine ne l'avaient orienté vers l'erreur et l'horreur de la dictature.

Quelles sont les incidences du Mythe dans nos sociétés contemporaines ?

Comme cela a toujours été : un changement, parfois une révolution. En 1940, le mythe du « *sauveur providentiel* », incarné par Pétain, a substitué « *l'État français* » à la « *République française* », et les *valeurs* dictatoriales aux valeurs démocratiques. Ou encore l'influence de l'Islam sur les sensibilités européennes, imprégnées des valeurs dites « *chrétiennes* » ou, sans connotation religieuse, « *occidentales* », avec les réactions généralement hostiles que l'on connaît, y compris dans les lois. Ou encore, le fait que la disparition progressive du mythe de la supériorité de l'homme par rapport à la femme modifie le comportement historiquement machiste de l'homme.

Peut-on vivre sans *mythe* ?

Non ! Non, car nous avons tous besoin de croire en quelque chose, comme nous avons besoin de respirer.

Dans quelle mesure votre sensibilité de gauche a-t-elle influencé la rédaction de votre ouvrage ?

Ma sensibilité de gauche me fait pencher avec empathie sur les problèmes humains, philosophiques, sociologiques, politiques, et finalement historiques. Cependant, j'ai toujours eu un grand souci d'objectivité.

Y-a-t-il dans votre ouvrage un élément qui vous tient particulièrement à cœur ?

Ces éléments s'enchaînent très naturellement et sont aussi précieux les uns que les autres. Mais il se pourrait que le chapitre *Liberté-Déterminisme*, pour des raisons purement subjectives, m'implique plus qu'un autre. ■

Propos recueillis par Lionel Marquis



[...] PROFONDEMENT convaincu d'agir non seulement pour le peuple russe, mais encore pour l'humanité toute entière, Lénine met sur pied un parti d'un type nouveau qui, méprisant les concepts démocratiques habituels, s'affirme par définition l'avant-garde du prolétariat, donc promis à exercer une dictature *« reposant directement sur la force, que rien ne limite, qui n'est restreinte par aucune loi »* (Lénine, 10 octobre 1920). Nietzsche, n'aurait pas fait mieux ! Le parti communiste au pouvoir, parti unique, a la responsabilité de la réalisation de la société nouvelle, des *lendemains qui chantent...* Donc les opposants ne peuvent être que des fous s'ils n'ont pas compris les bienfaits que leur apportera le Parti, ou bien des agents de la contre-révolution réactionnaire : ils doivent être mis dans l'impossibilité de nuire... D'où les camps de concentration voulus par Lénine (sur lesquels Hitler prendra modèle, pour faire encore mieux...) et qui formeront ce tristement célèbre *Goulag*.

Les analyses de Marx et Engels, très perspicaces en leur époque pour leur mise au jour des mécanismes capitalistes, ont pu leur faire bâtir un outil révolutionnaire puissamment mobilisateur, présenté comme scientifiquement fondé, à des masses effectivement misérables, ignorantes, et crédules, souvent en situation insurrectionnelle sauvage, poussées par la misère à des actions qui, de désespérées qu'elles furent parfois (Émile Zola, *Germinal*), devinrent illuminées par l'espoir, par le *mythe* d'une société nouvelle et fraternelle dont elles devaient être les artisans.

En Russie, donc, les *moyens* (la révolution) voulus pour l'instauration de cette société nouvelle ont bien fonctionné : le parti communiste, minorité fortement organisée et convaincue de représenter l'avenir de l'humanité, a conquis le pouvoir, et a exercé sa dictature au nom du prolétariat. Mes les *fins*, c'est-à-dire la société fraternelle et d'abondance, *mythes* dont la puissante emprise justifiait l'effort et le sacrifice révolutionnaires, demeuraient *mythes*. La fiction de la « dictature du prolétariat » (en réalité dictature du bureau politique du parti, puis de son « secrétaire général ») « a conduit à la destruction non de l'État, auquel il a fait retrouver sa forme de Léviathan, mais de toutes les médiations sociales, politiques et culturelles, capables d'empêcher l'écrasement de l'individu et des groupes sociaux par l'État... C'est précisément le mythe de la dictature du prolétariat, avec sa cohorte de finalités généreuses, qui a servi admirablement pour désarmer, moralement et idéologiquement, le prolétariat et l'intelligentsia, pour stigmatiser comme contre-révolutionnaire toute contestation et protestation du peuple, du prolétariat réel, contre la classe dirigeante, pour représenter comme progressifs tous les actes de violation de la liberté des personnes et des groupes, pour qualifier de révolutionnaire et de démocratique un degré de domination paternaliste sur la société auquel les bourgeois conservateurs du temps de Louis-Philippe ou de Napoléon III n'ont même pas osé rêver. » (F. Fejtö) Le culte de Staline est né au sein d'une dictature impitoyable dont il constituait la pièce maîtresse. Le « *génial continuateur de Marx-Engels-Lénine* » devenait une idole à laquelle on vouait une fidélité inconditionnelle [...]

